
EL TRATO DE ARGEL

POR

MIGUEL CERVANTES DE SAAVEDRA

(Traduction de M. DE VILADE)

Après que Cervantes eut été délivré de la dure captivité, pendant laquelle il avait donné de si beaux exemples de dévouement et d'héroïsme, il consacra une partie de sa vie à faire connaître à ses compatriotes les souffrances endurées par les esclaves chrétiens. Il espérait ainsi émouvoir les cœurs, accroître les aumônes dont s'alimentaient les Œuvres de Rédemption, et agir sur l'opinion publique, de façon à pousser le roi d'Espagne à une guerre d'extermination contre Alger. C'est à cette préoccupation constante de son esprit que la littérature espagnole doit les drames suivants : *La vie à Alger*. — *Les bagnes d'Alger*. — *Zara et Zoraïde*. — *Le captif*. — *La grande sultane*. — *Le vaillant espagnol*.

Il faut bien avouer, qu'au point de vue purement littéraire, ces drames n'ont pas une très grande valeur, bien qu'on y rencontre parfois des passages d'une émotion communicative. Mais l'intrigue est enfantine, et les chefs de tribus très barbares parlent un *phébus* des plus galants ; aucun d'ameret de Séville, curieux de style alambiqué, n'abonde plus qu'eux en *pointes* et en *concettis*, ne fait plus d'emprunts à la mythologie, et à l'histoire ancienne. Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on

voit la négresse Fatima parler du *petit Dieu Cupidon*, invoquer *Minos, Rhadamanthe et l'Erèbe* ; le *brave et généreux* Ali Mouzel déclarer à Fernando de Saavedra qu'il n'est qu'un *Ulysse nocturne*, et non un *Télamon*. Ajoutons que le roi de Kouko tourne agréablement le madrigal et qu'on l'entend avouer à la belle Arlaxa, *qu'elle peut augmenter la lumière du soleil en lui prêtant l'éclat de ses yeux*.

Mais ce dédain complet de ce que nous appelons aujourd'hui — la couleur locale — n'enlève rien à la vérité du fond ; l'auteur, qui avait souffert les misères qu'il a décrites, en a fait une peinture très exacte et très vivante ; c'est par là que ces œuvres font partie intégrante de l'histoire d'Alger, et c'est ce qui nous a décidé à publier dans cette *Revue* la traduction d'EL TRATO DE ARGEL, que M. de Vilade a bien voulu nous offrir. Il n'en avait été donné jusqu'ici que des fragments, édités, les uns par Alphonse Royer (Paris, Lévy, 1862, in-12) et les autres par Émile Chasles (Paris, Didier, 1866, in-12). Si cette publication est, comme nous l'espérons, bien accueillie par les lecteurs de la *Revue*, nous ferons paraître plus tard *Le vaillant Espagnol*, qui contient des détails curieux sur le siège d'Oran et de Mers-el-Kebir, par Hassan-ben-Kheïreddin.

H.-D. DE G.

LA VIE A ALGER

Première journée

SCÈNE PREMIÈRE

Aurelio paraît

AURELIO. — Triste et misérable état, dur et amer esclavage, dans lequel la peine est aussi longue que le bonheur est fugitif et abrégé. O purgatoire dans la vie, enfer placé dans le monde vivant, mal sans second, défilé sans issue, somme d'autant de douleurs qu'il peut s'en répartir entre toutes les douleurs, malheur qui, entre les plus grands, se doit considérer comme le plus grand, misère incroyable, mort croyable et palpable, état misérable et impossible, mal visible et invisible, épreuve qui doit découvrir si notre cœur est valeureux, vie malheureuse et pénible, image de la pénitence ! Mais cessons de parler de ce tourment, car il nous écrase à ce point que tout ce que je pourrais dire ne saurait approcher de ce que je ressens. Que ma douleur redouble alors que je puis dire, baigné de pleurs, que mon corps est au pouvoir des Maures et mon âme au pouvoir de l'amour. Du corps et de l'âme est ma peine ; mon corps, on peut voir en quel état il se trouve ; mon âme est soumise à la chaîne de l'amour. Je pensais que l'amour n'avait pas de pouvoir parmi les esclaves, mais en cet état plus encore ce puissant amour enfonce en moi des clous terribles. Amour, que viens-tu chercher au milieu de la misère d'un peuple captif ? Laisse-le mourir ou

vivre avec sa peine et son déchirement. Ne vois-tu pas qu'ici la trame de ton fil est coupée à la longue ou brièvement par la soif et par la faim ? Je crois plutôt que tu n'as pas voulu m'oublier dans cette épreuve, que tu as vu que mon cœur était intact, bien que mon costume soit en lambeaux. D'aujourd'hui, j'entends clairement que le pouvoir qui est en toi peut embrasser le ciel et la terre et plus encore que je ne le comprends. Je ne te demanderai qu'une chose, si dans cette chose tu vois une ombre de raison entre mille ombres, c'est que puisque tu as été l'artisan de ma défaite et de ma ruine, au milieu des blessures continuelles que tu me fais, tu m'accordes un répit d'un instant. Et je ne te demande pas de sortir de mon cœur puisque tu ne le peux, je te demande au contraire de rester et de me servir de soutien dans ce péril. Du sommet où tu m'as placé, on essaye de me précipiter, mais qui pourrait abattre ce qu'une fois, toi, tu as élevé ? Déjà voici venir Zara et sa harangue. Ah l'ennuyeux débat ! C'est comme si le jour me faisait faute avant que ne vint la nuit. Secourez-moi, Silvia, mon unique bien, car avec votre aide, dans une guerre plus ardue et plus terrible, j'aurais confiance de remporter la victoire.

(Zara et Fatima paraissent)

ZARA. — Aurelio ?

AUR. — Madame ?

ZARA. — Certes, si tu me considérais comme ta dame, tu ferais immédiatement et sans débat ce que je te demande.

AUR. — Ce que tu veux, je le veux, puisque, en définitive, je suis ton esclave.

ZARA. — Ces paroles, je les approuve, mais tes actes, je les blâme.

AUR. — Qu'ai-je donc fait qui puisse te déplaire ?

ZARA. — C'est ce que tu ne veux pas faire pour moi qui me laisse mal satisfaite.

AUR. — Madame, je ne puis m'arrêter davantage, je vais sans tarder à la fontaine.

ZARA. — Le feu qui me consume réclame une autre eau que celle que tu pourras rapporter. Ne t'en vas pas, reste ici.

AUR. — Il n'y a plus à la maison de bois pour faire le feu.

ZARA. — C'est assez du feu qui me brûle.

AUR. — Mon maître...

ZARA. — N'aie pas peur.

AUR. — Laisse-moi m'en aller, dame, car mon maître Yousouf va venir.

ZARA. — Celle qui doit rester seule avec un si violent amour, te laissera difficilement partir.

AUR. — Il est inutile de lutter davantage, dame, laisse moi enfin.

ZARA. — Aurelio, viens ici.

AUR. — Il vaut mieux que tu te retires.

ZARA. — Ainsi, Aurelio, tu me congédies ?

AUR. — C'est plutôt une faveur que je te fais, si tu estimes et mesures ma conduite à la vraie mesure de l'amour. Ne vois-tu pas en effet que je suis chrétien, c'est-à-dire voué à un sort fatal et au malheur ?

ZARA. — L'amour égalise tout. Donne-moi, pour gage, ta main.

FATIMA. — Zara, ma maîtresse, je t'assure que je suis frappée d'étonnement en voyant comme ont disparu ta hauteur et tes caprices ; c'est chose gentille en vérité et bien digne d'être notée que de voir éprise d'un chrétien une mauresque si belle ; et ce qui rend tout à fait blâmable ton inclination si dépourvue de mesure, c'est quand on voit que tu te meurs d'amour pour un chrétien qui est ton esclave et pour comble comme il répond à tes désirs. Pardonne-moi, mais tu es bien fragile.

ZARA. — Où vas-tu ?

FAT. — Je sais bien où.

ZARA. — Douce et sincère amie, ce que tu dis, je ne le

nié pas. Mais que faire ? car mon amour est de feu, et ma volonté de cire. Et, bien que je voie le désastre et la triste fin où tout cela doit aboutir, il m'est impossible de contenir la violence de mon désir. Applique-donc tes discours et tes efforts à combattre ce rocher, car ce ne sera pas une mince gloire que d'avoir à jouir de sa défaite.

FAT. — Je veux te complaire en cela, puisque en définitive tu as le droit de me commander. Chrétien, tourne-toi vers moi et me regarde ; après tout mon visage n'est pas celui de la mort.

AUR. — Vous me causez plus que la mort avec vos sollicitations. Laissez-moi seul avec mon tourment, puisque c'est en vain que vous luttez.

FAT. — Voyez-vous comme il se retire, l'arrogant, en son point d'honneur. Il comprend aussi bien la langue de l'amour que l'âne le chant de la lyre.

AUR. — Comment veux-tu que j'écoute la voix de l'amour quand je suis enchaîné de la sorte ?

ZARA. — Que cela ne te cause point de peine ; prompt sera l'adoucissement ; nous deux, nous t'enleverons cette chaîne.

AUR. — Il est bien préférable de me la laisser, car je ne veux pas en la quittant passer d'un extrême à un autre.

FAT. — A quel extrême passerais-tu ?

AUR. — En délivrant mon corps de ces fers, je tomberais dans un plus grand malheur qui attristerait mon âme et plus encore.

FAT. — Vous avez des âmes, vous, les chrétiens ?

AUR. — Oui, et d'autant plus magnifiques et précieuses qu'elles ont été rachetées par Dieu.

FAT. — Bah, vaines imaginations ! Mais si vous avez des âmes, elles ont été taillées dans le diamant, puisque sous le marteau de l'amour vous vous endurecissez encore plus. Aurelio, décide-toi. Tiens compte de ce que je te dis ; ne sois pas si attaché à ton opinion obstinée.

En ce moment, tu te vois privé de liberté, chargé de fers, misérable, nu, brisé de fatigue, accablé de besoins, soumis à mille avanies, à la bastonnade, aux coups, au cachot, à la prison, où l'on est en plein jour plongé dans les ténèbres. Eh bien ! on te promet la liberté, on t'enlèvera les fers, on te vêtira de drap. Plus de crainte des fers sinistres ; du couscous, du pain blanc pour nourriture ; des poules en abondance ; il y aura même du vin de France, si tu veux boire du vin. On ne te demande pas l'impossible, ni de travaux démesurés, mais des travaux agréables, charmants, délicieux autant qu'il est possible. Profite de l'occasion qui vient s'offrir à toi et ne fais pas l'ignorant, puisque tu as montré que tu avais du bon sens. Regarde ta maîtresse Zara, et vois tout ce qu'elle mérite, vois comme le soleil est éclipsé par l'éclat de son clair visage, considère sa jeunesse, sa richesse, son nom et sa réputation ; vois enfin qu'elle vient aujourd'hui près de toi demander la santé. Considère enfin l'intérêt que tu as à te rendre à ses désirs et qu'il y en a mille qui mettraient leur bouche là où elle a posé les pieds.

AUR. — Tu as tout dit, Fatima ?

FAT. — Oui.

AUR. — Tu veux que je te réponde ?

FAT. — Réponds.

AUR. — Eh bien, je dis non !

ZARA. — Ah, Allah ! qu'ai-je entendu ?

AUR. — Je dis qu'il n'est pas convenable de me demander ce que tu me demandes parce que tu n'en aperçois nullement le danger.

FAT. — Quel péril peut-il y avoir, alors que ta maîtresse le veut ?

AUR. — Et l'offense, qu'étant Maure, elle fera à Mahomet.

ZARA. — Laisse-moi donc avec ton Mahomet ; aujourd'hui ce n'est plus mon Dieu, puisque je suis l'esclave de l'amour qui dompte et captive les âmes. Loin de toi

toutes ces préoccupations et élève-toi jusqu'au ciel où je plane.

AUR. — Dame, j'ai une crainte qui me consume et me terrifie.

FAT. — Dis ! est-ce que tu as peur de moi !

AUR. — J'ai peur, Madame, parce que je ne vois aucun moyen ni détour pour arriver à te complaire. Dans ma loi, il n'est pas admis de faire ce que tu m'ordonnes ; au contraire, cela est défendu sous de graves peines, sous la menace d'un châtement ; et quand même tu aurais reçu le baptême, étant mariée, comme tu l'es, ce serait chose assez inutile que de demander ce que tu demandes. C'est pourquoi je me résous à mourir plutôt que de me rendre à tes désirs et je persisterai toujours dans cette résolution.

ZARA. — Aurelio, es-tu dans ton bon sens ?

AUR. — C'est bien plutôt pour y demeurer que je suis si cruel pour toi.

ZARA. — Ah ! déplorable résultat ! est-il possible que mes prières aient si peu de pouvoir sur toi ?

FAT. — A part. (Sans aucun doute cet ennemi est fort prudent ou très fou.)

Misérable, imbécile et insensé, né de vile canaille, pensais-tu donc triompher d'elle et te réjouir inconsidérément ? Méchant, une telle fantaisie, pensais-tu que nous en parlions sérieusement ? Que la foudre plutôt t'écrase misérablement avant que le jour ne s'achève. Tu auras affaire à moi, et de belle manière. Je t'assure que cet homme qui n'a jamais aimé dira : Il aurait mieux valu que j'aimasse. Ne sois pas désolée, Zara, laisse-moi remédier à tout ceci ; ce fourbe de chrétien, je le ferai repentir.

ZARA. — Hélas ! il n'est pas de bien qui s'acquière par le mal.

FAT. — Il n'est pas de bien, non plus, qui s'obtienne par le bien.

ZARA. — Cesse, Aurelio, de me dédaigner.

FAT. — Ces supplications ne font qu'enorgueillir le fourbe. Va, maîtresse, à ton appartement. En cette terrible épreuve, ou je perdrai la vie ou tu obtiendras satisfaction. (Les Mauresques se retirent et Aurelio reste seul).

AUR. — Père céleste, en la forte main de qui est le gouvernement de la terre et du ciel, dont le pouvoir se montre partout infatigable, tendre, juste et saint, si ta lumière, si ta main ne me guide pour sortir de ce chaos, je crains, je redoute que de même que mon corps est dans une triste prison, de même mon âme ne doive rester captive. Où es-tu, belle Silvia, quel destin, quel sort implacable dans sa violence insensée, nous a si fort, sans cause ni raison, rejeté hors de cette voie prospère. Étoile, sort, fortune ou signe, si quelqu'un d'entre vous a causé un désastre si complet, dès aujourd'hui, je le déclare, mille et mille fois, je vous maudis. Par ce qui me tient le plus au cœur, je mourrai avant de faire ce que veut ma maîtresse. Il me faut rester ferme, tel que le roc bien assis que dans la tourmente le vent et la mer assaillent et frappent. Que ma vie soit longue, qu'elle soit courte, peu importe ; seul, celui à qui il est donné de bien mourir peut dire qu'il a eu une longue vie ; celui qui meurt d'une façon honteuse peut dire qu'il a une vie indigne qu'on en considère la mesure. (Il rentre.)

SCÈNE II

SAAVEDRA. — Je vois les heures du temps rapide qui se pressent dans une course hâtive conjurées contre moi avec le ciel. L'espérance, non le désir d'un meilleur sort, m'a quitté et ainsi le désespoir, le chagrin que j'éprouve parce qu'elle est morte viennent augmenter la tristesse de ma vie. Ah ! cruelle, inique, inexorable étoile, comme tu m'as traîné comme par les cheveux au pouvoir de la terrible douleur qui m'assaille.

P. ALVAREZ. — C'est peine perdue que de se plaindre en une telle occurrence, car si le ciel avait dû être adouci par nos lamentations déjà nos larmes l'auraient touché. Un cœur magnanime doit opposer un visage riant à l'adverse fortune, car un ferme courage apporte remède à quelque malheur que ce soit.

SAAV. — D'avoir le cou courbé et fléchissant sous le pénible joug de l'amère servitude, tu dois bien voir que cela est périlleux pour l'âme et pour le corps, surtout pour celui qui est résolu à se laisser mourir, plutôt qu'à s'écarter un instant de la vie honnête.

P. ALV. — Si par hasard j'imitais ta façon d'agir, je serais forcé à l'instant de me rendre à discrétion à la faim. Je sais bien que, dans la captivité, il n'y a pas de contentement; mais je ne veux pas augmenter ma peine, en fixant continuellement sur elle ma pensée. J'ai pour amante ma maîtresse; elle me traite comme tu le vois; je m'amuse et je me promène. Je suis captif, il est vrai, le dise qui voudra.

SAAV. — Triomphe, frère, et jouis de ce trophée; mais si d'être captif tu t'enorgueillis, je dis que c'est honteux, bas et vil.

P. ALV. — Frère Saavedra, si tu t'ingénies à te mêler de faire le prédicateur, tu ne trouveras pas ici une terre où tu puisses récolter les fruits que tu désires. Laissons cela, écoute plutôt ces nouvelles certaines de la guerre entreprise par le grand Philippe et chasse un peu loin de toi le chagrin. On dit qu'une frégate de Bizerte est arrivé cette nuit; sur elle vient un captif qui a rendu la vie à mon espérance morte. Le destin contraire lui a enlevé la liberté pendant qu'il passait de Malaga à Barcelone, et Maami, corsaire altier, l'a fait prisonnier. Ses façons dénoncent une personne de qualité et un homme rompu aux durs travaux de Belloné. Il rapporte le nombre exact des soldats des possessions du dehors qui sont passés en Espagne, sans compter nos trois tercios qui y ont débarqué. Il énumère les princes, les

seigneurs, les gentilshommes, espagnols et étrangers qui viennent se ranger comme volontaires sous la bannière de Philippe. Il parle de la magnifique et superbe revue que le roi veut faire à Badajoz des forces de l'union chrétienne. On dit en cette ville que personne ne sait quel est le dessein du roi, et chacun, petit ou grand, se garde d'en parler.

SAAV. — Ouvrez-vous, cieux ! et envoyez-nous promptement le libérateur qui doit nous débarrasser de cette guerre cruelle, si déjà vous ne l'avez envoyé sur la terre. Quand je suis arrivé, vaincu, sur cette terre si célèbre dans le monde et qui dans son sein renferme et rassemble un tel ramassis de pirates, je n'ai pu tenir la bride à mes lamentations ; mais malgré moi, sans savoir pourquoi, mon visage flétri s'est inondé de larmes lorsque se sont offerts à mes yeux le rivage et la montagne où le grand Charles tint arborée dans les airs sa bannière, sur cette mer qui ne souffrit pas une si grande entreprise, puisque pleine d'envie contre sa gloire elle se montra plus furieuse qu'elle ne l'avait jamais été ; et, quand je repassai ces choses dans ma mémoire, les larmes me jaillirent des yeux, impérieusement arrachées par une si évidente disgrâce. Mais, si le ciel puissant n'est pas conjuré avec mon destin pour me causer une peine sans fin, je ne dois pas mourir ici et y laisser ma dépouille ; quand je me verrai dans une situation plus heureuse, ou si le sort favorable me vient en aide et me permet un jour d'aller me jeter aux genoux de Philippe, alors je pense donner carrière, en présence du Roi, à ma langue tremblante et presque muette, mais ignorante de l'adulation et du mensonge. Je dirai : Grand Roi dont la puissance soumet les nations barbares au joug inflexible de l'obéissance, de qui les noirs indiens par leurs présents et en faisant sortir l'or de ses retraites reconnaissent la légitime suzeraineté, que l'impudence avec laquelle une bicoque prétend te faire de continuel outrages, éveille en ton cœur royal une courageuse indi-

gnation ! Ses gens sont nombreux, mais elle est petite, ouverte, mal armée, elle n'a pour sa défense ni citadelle, ni muraille, ni rocher. Chacun ici n'attend que la venue de la flotte, pour confier à ses pieds la charge et le soin de conserver sa vie. Tu as dans tes mains la clef qui peut ouvrir la prison dure, amère et cruelle où meurent quinze mille chrétiens. Tous ici comme moi, les mains jointes, à genoux sur la terre, et pleurant au milieu de tortures surhumaines, te demandent, puissant seigneur, de tourner vers ce peuple, toujours gémissant, des yeux de miséricorde. Et puisqu'elle est terminée aujourd'hui, cette guerre intestine qui t'a si fort tourmenté et accablé, et que la paix rétablie te convie à marcher en avant ; fais, bon Roi, que s'achève par tes soins ce qu'avec tant d'audace et tant de valeur ton bien aimé père a commencé. A voir seulement que tu te remues, l'épouvante saisira cette nation barbare et je puis dès cet instant présager sa perte et sa destruction. Qui peut douter que le cœur du Roi ne se montre bienveillant, en écoutant le récit du triste état dans lequel se trouvent sans répit ces malheureux. Mais, comme se fait voir, hélas ! la grossièreté de mon esprit si borné, à moi qui prétend parler d'une façon si plate devant une si éminente majesté. L'occasion toutefois est telle qu'elle m'excuse. Mais je veux me taire sur tout ceci, car je crains que ma conversation ne l'offense et le travail, mortelle exigence, me réclame.

(Paraît Sébastien, captif.)

SÉBASTIEN. — Chose pareille s'est-elle jamais vue ? Est-il au monde un pays aussi inexorable, d'où la pitié soit aussi absente et où la cruauté soit aussi excessive ? Quelle excuse pourra-t-on trouver pour une méchanceté si extrême qu'elle fait payer l'innocent pour le coupable ? O cieux ! qu'ai-je vu ? Oui, c'est là un peuple inhumain que celui qui trouve plaisir à donner la mort aux serviteurs du Christ. O Espagne, patrie chérie, vois quel

est notre destin ; si là-bas tu infliges une mort légitime, ici on supprime une vie innocente.

P. ALV. — Sébastien, dis-nous ce que tu as pour parler de la sorte ?

SÉB. — Une infinité de maux et pas un bonheur.

SAAV. — Être comme tu l'es, esclave, c'est là la somme de toutes les douleurs ?

SÉB. — C'est une autre peine bien plus grande qui me désespère si fort.

P. ALV. — Et d'où peut donc provenir cette peine que tu dis affreuse ?

SÉB. — D'une vie qui vient de s'achever ici-bas pour ne jamais s'achever dans l'éternité. Vous savez qu'ici, à Alger, on sut comment à Valence fut mis à mort en vertu d'une juste sentence, un Morisque de Sargel, je veux dire qui vivait à Sargel, car il était d'Aragon. Suivant la trace de sa nation, le chien passa en Barbarie, et se fit ici corsaire ; il était si actif et si cruel, qu'avec le sang des chrétiens il paya bien le sien d'avance. En faisant la course, il fut pris et comme il fut reconnu, on le livra à l'Inquisition qui lui fit son procès. Dans ce procès, on constata ce fait, qu'étant baptisé, il avait renié la foi du Christ, et était passé en Afrique et que, grâce à son industrie et ses artifices, ses manœuvres traîtresses et louches, plus de six cents chrétiens avaient été faits prisonniers. De si grands crimes et forfaits étant établis contre lui, les justes inquisiteurs le condamnèrent au feu. Cette sentence fut connue ici des Maures, ainsi que le supplice qui en fut la suite, parce que les Morisques qui sont là-bas l'écrivirent sans tarder. La triste nouvelle connue des parents du mort, ils jurèrent et forment entre eux le dessein de livrer au bûcher une autre vie. Ils cherchent sur le champ un chrétien pour payer ce talion, et le trouvent en la personne d'un prêtre valencien de nation ; ils l'ont réclamé sans perdre un instant pour exécuter leur dessein, parce qu'ils ont vu qu'il portait sur la poitrine la croix de Montesa. Ce

signe de victoire, c'est par un sort heureux qu'il lui est échu de le porter ; car, si sur terre il lui a donné la mort, dans le ciel il lui a donné la gloire. Ainsi donc ces gens privés de la lumière de la foi, qui ont vu ce signe sur sa poitrine, pensant tuer le Christ, tuent celui qui porte sa croix. Ils l'ont acheté à son maître, et quoiqu'ils soient pauvres, l'argent des aumônes qu'ils ont recueillies de tous côtés, leur a permis d'y arriver. Dans notre peuple chrétien, on sollicite la charité des gens pour soigner les malades et non pour tuer ceux qui sont en santé. Mais dans cette odieuse nation et dans ce lieu maudit, on ne mendie pas pour guérir, mais pour pouvoir ôter la vie. J'ai vu aujourd'hui au pouvoir de ces bourreaux le serviteur de Dieu ; il était non seulement entre deux, mais entre deux mille voleurs. Le vénérable prêtre placé au milieu de ces gens impitoyables, l'allure humble et modeste, allait avec joie mourir pour Dieu. Toute la populace s'ingénie à lui infliger des tortures redoublées. L'un lui donne mille coups, l'autre arrache ses cheveux blancs. Ses mains, qui mille fois ont porté Dieu, sont liées aujourd'hui par deux cordes tordues avec lesquelles on les a ramenées derrière le dos ; sous le joug d'un autre lien, il courbe le cou, et mille maures viennent tour à tour s'essayer à qui tirera le plus fort sur cette corde. Sa vue d'aucun côté ne pourrait découvrir un seul ami, car le peuple hostile tout entier l'entourait de toutes parts. Ils se sont ingénies à le tourmenter et à le torturer avec une ardeur si damnable que celui là a passé pour un mauvais musulman qui ne lui a pas donné un coup. Ils sont arrivés à la Marine avec la victime innocente. Là, avec une insolente barbarie ils l'ont lié à une ancre. J'ai vu alors deux ancres à la fois en me plaçant à deux points de vue opposés : l'une en fer sur le sol, une autre, celle de la foi, dans le cœur du chrétien ; elles sont liées l'une à l'autre. Celle de fer se convertit en un instrument de mort cruelle et rapide, celle de la foi en un instrument de vie éternelle. Voyez, en effet, combien est con-

traire l'effet de ces deux ancrés dans cette lutte : l'une se soude au sol, l'autre s'attache au ciel, et quoiqu'on se trouve en une telle occurrence que le corps et l'âme sont terrifiés, le Saint, comme s'il se trouvait dans une circonstance tranquille, ne veut qu'aucune soit détachée. C'est ainsi que, sans avoir rien commis, le serviteur de Dieu se trouvait attaché à ce fer, et le corps lié, il allait l'esprit libre et délié, son corps ne peut se tourner ; car mille cordes l'attachent, mais son esprit le promène librement dans toute l'étendue des cieux. La canaille, qui s'ingénie à commettre une nouvelle cruauté, apporte une grande quantité de bois sec et noueux ; sur le champ, elle trace une spacieuse enceinte et laisse enfermé au milieu le saint et humble personnage, et, bien que tous n'aspirent qu'au moment de le voir expirer, pour le torturer davantage, ils allument le feu le plus loin possible. Ils veulent, comme le cuisinier le plus attentif à son office, que la chair du saint se rotisse et ne s'embrase pas. La fumée s'élève dans l'air impalpable, et parfois vient lui frapper dans les yeux, le feu dévore les aliments qui se trouvent à sa portée, ses vêtements vont se racornissant sous la violence de la chaleur, et le feu, de ce non content, cherche à s'attaquer à la chair qu'ils recouvrent. Deux flammes l'assailent : l'une humaine et visible, l'autre sainte et invisible, qui est la flamme de l'amour de Dieu et je ne sais à la façon dont il les payait toutes deux à laquelle d'entre elles il était le plus redevable, si c'était à celle qui embrasait son corps ou à celle qui dévorait son âme. Ceux qui sont là à le regarder, la colère à ce point les aveugle qu'ils sont impatients de voir s'achever leur œuvre et prennent plaisir à son supplice. Et au milieu de ces tortures le saint et courageux personnage n'a pas remué les lèvres pour laisser échapper un mot de plainte ; on dit au contraire, et j'ai vu que si de temps en temps il parlait, c'était pour faire vibrer dans les airs et jusqu'au ciel le nom du Christ, et quand le Saint s'est vu dans l'agonie suprême, il a appelé cinq ou six fois la

Sainte Vierge Marie. L'air attise le feu et l'active si violemment que peu à peu le saint corps se trouve réduit en cendres ; mais, dès que les Maures l'ont vu mourir, ils lui ont lancé tant de pierres, qu'avec elles ils ont achevé ce que les flammes n'avaient pu faire. O second St-Sébastien, ton zèle pieux me garantit que, dès ce monde, en mourant, tu as vu le ciel ouvert. Le corps reste à la marine, consumé et lapidé et l'âme a pris son vol vers la région divine. Le Maure reste tout joyeux de ce traitement inhumain et injuste. Le Turc est satisfait et le Chrétien terrifié. Je suis venu vous raconter tout cela, que vous n'avez pu voir, si toutefois mes larmes et mes soupirs vous ont permis de l'entendre.

SAAV. — Cesse à l'instant de pleurer, ami, car il n'est pas bien de gémir sur ceux qui s'en vont au ciel, mais sur ceux qui restent ici ; car, bien que son sort paraisse injuste au point de vue humain, finir par une telle mort, c'est commencer une nouvelle vie ; prends donc un autre niveau pour régler ta douleur et ta désolation, qui viennent de ce que tu ne peux souffrir qu'on venge les morts de Valence ici à Alger. C'est que, là-bas, la justice se fait voir quand on châtie les méchants. Ici, la cruauté fait voir tout le pouvoir de l'injustice.

SÉB. — En présence d'un malheur si affreux, qui pourrait retenir ses gémissements ? Eux sont punis par leur faute, et nous, quoique innocents, sommes mis à mort.

P. ALV. — Il nous suffisait d'être captifs sans autre disgrâce, sans voir que si, là-bas, on brûle les morts, ici on brûle les vivants. Que Valence emploie d'autres moyens pour châtier les renégats, que condamnés, secrètement, ils meurent tous par le poison... Mais un Maure vient là-bas ; ne restons pas réunis, que Saavedra aille par là, Sébastien et moi, par ici. (Ils sortent.)

ACTE II

YOUSOUF. — J'ai donné trois cents écus, Aurelio, pour la jeune fille, oui, je les ai donnés au Turc, parce qu'elle a captivé mon âme et ma vie, et c'est peu, tant elle est belle. Il me l'a vendue par dépit, me disant qu'il n'a pu, durant le temps qu'il l'a eue en son pouvoir, la décider par quel moyen que ce soit à consentir à l'amoureux déduit. Je l'ai mise dans la maison d'un Maure sans oser l'amener ici, et, là où elle est, est aussi mon trésor le plus précieux, et tout l'enivrement que peut donner l'amour. En elle on voit la bonté jointe à la cruauté la plus grande qui se soit jamais vue sur la terre ; on voit aussi réunies, sans se faire la guerre, la beauté et la vertu. Les promesses ne peuvent adoucir son cœur inflexible ; je me vois miné par les larmes, et c'est en vain qu'à chaque instant je lui rappelle tous les services que je lui ai rendus ; autant en emporte le vent. Elle se refuse à voir son bonheur ; elle se refuse à voir comment la douleur peu à peu me brise, comme je soupire ; au contraire, plus je suis aimable, plus alors elle est impitoyable. Je veux l'amener à la maison pour te confier l'objet qui fut ma souveraine joie ; peut-être pourras-tu l'émouvoir étant chrétien comme elle, et dès maintenant je te promets, si tu parviens à faire triompher mon désir amoureux, de te donner la liberté et d'être pour toi un parfait ami.

AUR. — En tout ce que tu veux, il me faut, seigneur, te complaire, parce que je suis ton esclave et aussi parce que je vois que tes mignardes de femmes te mettent dans ce triste état. De quelle nation est la dame qui t'a embrasé d'un si beau feu et qui regarde si peu à son intérêt ?

YOUS. — On dit qu'elle est Espagnole.

AUR. — Son nom ?

YOUS. — Elle s'appelle Silvia.

AUR. — Silvia? Une Silvia se trouvait là où je me suis embarqué et selon ce que j'ai vu on ne l'estimait pas si haut cependant.

YOUS. — C'est celle-là ; je l'ai achetée.

AUR. — Si c'est celle-là, je puis dire qu'elle est belle, sans mentir, et qu'elle n'est pas si cruelle, si altière, que son caractère impitoyable puisse faire mourir qui que ce soit. Amène-là à la maison, maître, sans tarder, et cesse de craindre ; tu verras si je le puis, comme à ma prière et par mes soins, sa chaste réserve s'adoucir.

YOUS. — Je vais la chercher et pendant qu'on arrangera sa venue, pour te récompenser de la satisfaction que tu m'as donnée, je vais dire à mon renégat qu'il t'enlève cette chaîne. (Il s'en va.)

AUR. — Qu'est-ce ceci, ciel? Qu'ai-je entendu? C'est ma Silvia? Oui certes, c'est elle. Est-il possible? Sort déplorable! Je vais donc voir celle qui m'a maintenu vivant dans la mort et mort dans la vie? Cette jeune fille est ma Silvia que j'appelais de tous mes vœux, dont je suis l'esclave et que j'aime plus que tout au monde. Je rends grâce au ciel qui nous a donné à tous deux le même maître. Que mes chagrins fassent trêve au milieu d'une si grande infortune, puisque, par un bonheur extraordinaire, il va être donné à mes yeux de voir une beauté si singulière. Et, si mon maître est follement épris d'elle, cela prouve que pour celui à qui il arrive de l'apercevoir, il est impossible d'échapper à la captivité ou à une profonde blessure, et puisque Yousouf montre dans ses amours une ardeur si impudique, si nous pouvons nous voir, sa douleur s'adoucir, et je pourrai lui dire combien la mienne est supérieure, et durant le temps où je pourrai voir sa beauté et sa jolie tournure, mon désespoir se calmera jusqu'à ce que le ciel décide ce qui doit advenir de nous. (Il s'en va.)

(Paraissent deux marchands.)

1^{er} MARCHAND. — Enfin, Aïdar, en Sardaigne vous avez fait bonne prise.

AÏDAR. — Oui et non, très peu de valeur si l'on en juge par la revue du butin.

1^{er} MARCH. — On dit que les galères de Naples vous ont donné la chasse.

AÏD. — Oui, elles nous l'ont donnée, mais pas sérieusement, car le poids les embarrassait. Le larron qui va voler, s'il ne veut donner dans le nœud coulant, doit marcher sans aucun embarras, soit pour fuir, soit pour attrapper sa proie ; or les galères des chrétiens, sachez-le, si vous ne le savez, on peut dire qu'elles n'ont pas de pieds et guère de mains. Et la raison en est que les chrétiens vont si chargés de marchandises, qu'alors même qu'ils rameraient six jours, ils n'atteindraient pas un ponton. Nous autres, nous allons à la légère et aussi vifs que le feu, et, quand on nous donne la chasse, aussitôt droit dans le vent, les voiles carguées, les œuvres mortes à bas, le mât et l'antenne sur la croisière, et de la sorte nous faisons notre route contre le vent sans fatigue. Mais le chrétien fait si grand cas de sa dignité, qu'il lui paraît que c'est un déshonneur que de prendre une rame dans le péril, et alors, pendant que là-bas ils restaient obstinément attachés à leur point d'honneur, nous, chargés de leurs compatriotes, nous sommes venus ici sans nous préoccuper de l'honneur.

LE MARCH. — Que ce point d'honneur, que cet aveuglement règne toujours dans leur esprit, car notre plus grand avantage vient de leurs propres erreurs. Je veux acheter à ces Sardes un garçonnet.

AÏD. — Voici justement le crieur public qui les amène, cherchant à les vendre à travers la ville.

(Entre le crieur maure qui vend les deux petits garçons, la mère et le père.)

LE CRIEUR. — Y a-t-il quelqu'un qui veuille acheter

les petits et le vieux, c'est-à-dire cette grande bête et la vieille avec tout son embarras, car, sur ma foi, ils sont assez bons. De celui-ci on me donne cent deux écus, de celui-là deux cents on me donne. Mais on ne les emmènera pas à ce prix. Passe là, toi, grand chien.

JUAN. — Qu'est ceci, mère ? Est-ce que par hasard ces Maures nous vendent ?

LA MÈRE. — Oui, mon fils, notre infortune grossit leurs trésors.

LE CRI. — Y a-t-il quelqu'un qui veuille acheter le fils et la mère ensemble ?

LA MÈRE. — Oh ! terribles et tristes épreuves, plus amères que la mort.

LE PÈRE. — Calmez-vous, Madame, car puisque Notre Seigneur a voulu nous mettre en cet état, il sait bien pourquoi il l'a fait.

LA MÈRE. — Je suis au désespoir à cause de ces enfants, parce que je ne sais en quel lieu ils doivent aller.

LE PÈRE. — Madame, laissez s'accomplir ce que le ciel tout puissant a ordonné.

LE MARCH. — Combien donne-t-on de celui-ci ? Dites-le nous.

LE CRI. — Cent deux écus on donne.

LE MARCH. — Doit-on le laisser aller pour cent dix ?

LE CRI. — Non, si vous ne poussez pas plus haut.

LE MARCH. — Est-il sain ?

LE CRI. — Il est sain.

LE MARCH. — (Il ouvre la bouche de l'enfant). Ouvrez, n'aie pas peur.

JUAN. — Ne me l'arrache pas, seigneur, car elle tombera bien toute seule.

LE MARCH. — Le petit drôle, pense-t-il que je veuille lui arracher quelque molaire ?

JUAN. — Doucement, seigneur, ne me fais pas mal ; arrête ; doucement, car je me meurs.

AÏD. — Combien donne-t-on de cet autre ?

LE CRI. — Deux cents écus on donne.

AÏD. — Et pour combien le laissera-t-on aller ?

LE CRI. — On en demande trois cents.

AÏD. — Si je t'achète, seras-tu bon garçon ?

FRANCESCO. — Alors même que vous ne m'achèteriez pas, je serai bon.

AÏD. — Dois-tu l'être ?

FRANC. — Je le suis déjà sans appartenir à autrui.

LE MARCH. — Je donne pour celui-là cent trente écus.

LE CRI. — Il est à vous ; vienne l'argent.

LE MARCH. — Je vous les donnerai à la maison.

LA MÈRE. — Mon cœur défaille.

LE MARCH. — Achetez cet autre, compagnon ! Viens, enfant, viens te divertir.

JUAN. — Seigneur, je ne dois pas laisser ma mère pour aller avec une autre personne.

LA MÈRE. — Va, mon fils, tu n'es plus à moi, mais à celui qui t'a acheté.

JUAN. — Ah ma mère ! m'avez-vous abandonné ?

LA MÈRE. — Ah ciel ! combien tu es cruel !

LE MARCH. — Marche, petit drôle, viens avec moi.

JUAN. — Allons ensemble, frère ?

FRANC. — Je ne puis, cela n'est pas en mon pouvoir ; que le ciel soit avec toi.

LA MÈRE. — O mon bien, ma joie, n'oublie pas ton Dieu.

JUAN. — Où m'emmèment-ils sans vous, père et mère chéris ?

LA MÈRE. — Veux-tu, seigneur, que je parle un instant à mon fils. Donne-moi cette courte satisfaction, puisque ma douleur doit être éternelle.

LE MARCH. — Dis-lui tout ce que tu voudras, puisque ce sera la dernière fois.

LA MÈRE. — Le bonheur se détourné de toi, mon fils. Ah ! pourquoi t'ai-je mis au monde ! Le ciel s'est obscurci, les éléments se sont troublés, la mer et les vents se sont conjurés pour mon désespoir. Tu ne connais pas ton infortune bien qu'elle soit profonde ; il est

vrai que tu peux considérer comme un bonheur de ne pas la connaître. Ce que je te demande, ô mon âme, puisque dès maintenant on m'empêche de te voir, c'est de ne jamais oublier de dire ton *Ave Maria*, car cette reine de bonté, pleine de vertu et de grâce, te délivrera de tes chaînes et te rendra la liberté.

AïD. — Voyez la méchante chrétienne, quel conseil elle donne au petit garçon. Va, il n'est pas aveugle comme toi, menteuse, drôlesse.

JUAN. — Mère, enfin, je ne reste donc pas ! Ces Maures vont donc m'emmener ?

LA MÈRE. — Avec toi s'en va ce que j'ai de plus cher.

JUAN. — Je t'assure qu'ils me font peur.

LA MÈRE. — Une crainte bien plus grande me reste à moi, quand je te vois aller où tu vas. Non, jamais tu ne te souviendras, de Dieu, de toi, ni de moi, car que fait présager ton âge si tendre sinon le malheur, et placé comme tu le seras au milieu d'une nation impie et experte aux tromperies.

LE CRIEUR. — Tais-toi vieille, mauvaise gale, si tu ne veux pas que pour comble de malheur, ta tête ne vienne à payer ce que dit ta langue. Y a-t-il quelqu'un qui donne davantage de cet autre ; assurément il est plus gentil et plus gracieux que ne l'est son petit frère.

AïD. — Dis, pour combien le donneras-tu ?

LE CRIEUR. — Ne vous ai-je pas dit trois cents écus, c'est le prix.

AïD. — En veux-tu deux cent cinquante ?

LE CRIEUR. — C'est parler inutilement, autant en emporte le vent.

AïD. — La bonne grâce de ce garçon m'a charmé, je me décide à donner les trois cents écus.

LE CRIEUR. — Donne-moi l'argent ou des arrhes du marché.

AïD. — Comment t'appelles-tu ? dis-moi.

FRANC. — Je m'appelle Francisco, seigneur.

AÏD. — Puisque tu as changé de maître, il te faut changer Francisco en Maami.

FRANC. — Cela, non, seigneur mon maître ; il faut que tu m'appelles Francisco.

AÏD. — Le bâton saura bien vous faire changer de nom et même d'intention.

FRANC. — Puisque le sort aveugle me sépare de vous, seigneur, qu'ordonnez-vous ?

LE PÈRE. — De vivre, mon fils, comme un bon et fidèle chrétien.

LA MÈRE. — Mon fils, que ni les menaces, ni les bons procédés, ni les présents, ni les coups de fouet ou les coups de bâton, ni les pièges, ni les séductions, ni les trésors les plus magnifiques que puisse se rencontrer sous la voûte des cieux ou qu'éclaire le soleil, ne te puissent décider à quitter la foi du Christ pour suivre celle du peuple maure.

FRANC. — On verra en moi, si je le puis, et puisque le bon Jésus me vient en aide, comme mon âme restera immuable dans ma foi, dans ma promesse et dans mon respect.

LE CRIEUR. — Oh ! comme le jeune drôle se montre bon chrétien ! Eh bien ! je vous promets que, sous un tant soit peu de contrainte, vous aurez vite fait de baisser le ton. Ces petits coquins de chrétiens, tout d'abord ils ne font que pleurer, et puis ils se font musulmans et meilleurs musulmans que les plus vieux. (Ils se retirent.)

ACTE III

—

YOUS. — Cessez de vous lamenter, Silvia, faites trêve à votre terrible angoisse, car je ne vous ai pas achetée pour être esclave, mais pour être dame et maîtresse. Voyez, je me figure que le sort, pour vous si contraire en apparence, a employé ce détour pour augmenter votre

bonheur. En agissant ainsi avec vous, la fortune n'use pas de lois nouvelles. N'a-t-on pas vu des esclaves devenir rois ? Vous, vous êtes plus qu'une reine. Séchez donc ces beaux yeux qui captivent tout ce qu'ils regardent, et quand ils se détournent emportent les âmes comme dépouilles. Est-ce que ce voile blanc ne cache pas cette divine beauté, semblable à la neige éclatante qui fait échec à la lumière du ciel ?

SILV. — Maintenant, seigneur, les lamentations et les tourments me sont devenus comme une seconde nature à tel point que s'ils m'accordent un répit d'un instant, je le considère comme un plus grand mal. Mais d'ailleurs je suis et je serai joyeuse de vous obéir à vous qui avez donné tant d'argent pour moi, sans que je sache pourquoi, car je vous assure, seigneur, que si l'on considère combien je suis accablée par la misère et la pauvreté, alors je suis riche, si par la richesse on entend la douleur, et je suis d'autant plus riche de douleur que, et c'est un sujet de cruel déchirement pour moi, je rencontre à chaque instant l'occasion d'en augmenter la somme.

YOUS. — Silvia, tu es dans l'erreur, car je ne veux rien de toi, sinon que tu consentes à être servie et fêtée par moi, car le profit que j'espère, Silvia, pour t'avoir achetée c'est de contempler ton visage parfait et non pas de doubler mon argent, car l'amour qui se fait un plaisir de montrer sa force invincible a fait de moi l'esclave d'une esclave, d'une esclave qui est ma dame. Et je me trouve si transporté d'avoir perdu ma liberté, que j'en viens à louer la cruauté de ce cœur dur et insensible. Et pour mieux te faire entendre ce que je viens de te dire, Silvia, ne m'appelles jamais ton maître, mais ton esclave ou ton cher ami.

SILV. — Bien que le ciel ait fait dans ma situation un si complet changement, ne croyez pas que j'aie oublié les bornes de la politesse. Je sais bien comment je dois t'appeler, et je sais que j'ai l'obligation d'essayer de te contenter en ce qui sera raisonnable.

YOUS. — Ton langage si courtois, ton charme, ta grâce et tes façons me donnent clairement à entendre, Silvia, que tu es bien née. Et, bien que je puisse espérer de toi une rançon considérable, j'en suis arrivé à un tel point que c'est toi qui me mettras à rançon. Mais en attendant que tu voies, par des preuves éclatantes, tout ce que je veux faire pour toi, viens, Silvia, viens avec moi ; tu vas voir ta maîtresse Zara.

SILV. — Allons, maître, j'y consens.

YOUS. — Silvia, non, Silvia, bien peu votre maître, puisque le sort heureux et l'amour ont fait de vous ma dame.

ZARA. — Soyez, Yousouf, le bien venu. A qui cette esclave ?

YOUS. — A moi.

SILV. — Je suis à vous, Madame.

YOUS. — Oui, elle est à vous ; je l'ai achetée.

ZARA. — Assurément, l'acquisition est excellente, si elle est aussi vertueuse que belle. Dites, seigneur, combien coûte-t-elle ?

YOUS. — J'ai donné pour elle deux mille doublons.

ZARA. — A-t-elle espoir d'être rachetée ?

YOUS. — On dit qu'elle est très riche.

ZARA. — Son nom ?

YOUS. — Elle s'appelle Silvia.

ZARA. — Est-elle demoiselle ou mariée ?

SILV. — Je suis mariée et demoiselle.

ZARA. — Comment cela peut-il être, Silvia ? Dis ?

SILV. — Madame, cela est ainsi, parce qu'ainsi l'a voulu mon étoile. Le ciel m'a donné un mari, non pour que j'en puisse jouir, mais pour que nous restions perdus l'un pour l'autre.

UN MAURE. — Yousouf, notre roi Hassan t'envoie chercher au plus vite.

YOUS. — Où est-il ?

LE MAURE. — Dans le Divan, plongé dans la plus grande angoisse. Amès, Jemi, les Aghas, les Boulouck-

bachis, tous les Odabachis et les janissaires s'y trouvent. Ils se sont réunis en conseil sur ce qu'on a appris de source certaine que le roi d'Espagne a réuni un grand appareil de guerre. Le bruit court qu'il doit se diriger vers le Portugal, mais ici on craint que ce ne soit une ruse, et il est prudent à Alger, qui lui fait le plus de mal, de redouter sa colère. En guerre, il y a mille tentatives pleines de perfidie et d'astuce. Le tonnerre se fait entendre sur la droite et c'est à gauche qu'il frappe.

YOUS. — Allons, le ciel qui prend notre défense comme si c'était la sienne, pour nous venger de cette attaque fera de l'Espagne l'esclave et la sujette de Mahomet. Quant à vous, Madame, dites à Silvia ce qu'elle a à faire et vous, Silvia, soumettez votre volonté à ses désirs. (Il s'en va avec le Maure.)

ZARA. — Chrétienne, d'où es-tu ? Es-tu pauvre ou es-tu riche ? D'un rang élevé ou modeste ? Ne me le dissimule pas, je t'en prie, car je suis femme comme toi, et je n'ai pas des entrailles si impitoyables que tes déplorables malheurs ne me puissent attendrir.

SILV. — Madame, je suis de Grenade, et aussi fort accablée par le sort que peut le prouver le fait d'être vendue et revendue sans cesse. On dit que j'ai été riche jadis, mais toute ma richesse s'est changée en la pauvreté la plus profonde et s'en est allée peu à peu.

ZARA. — N'as-tu pas eu quelquefois un désir d'amour ?

SILV. — C'est le terrible amour qui m'a amené à l'état en lequel je me vois.

ZARA. — As-tu par fortune été tendrement aimée ?

SILV. — Je l'ai été et j'ai aimé avec une telle ardeur que c'est à peine si la mort pourra faire disparaître une passion si extrême.

ZARA. — As-tu aimé la première, ou as-tu été aimée d'abord ?

SILV. — Je fus d'abord aimée de celui que j'aimai, que j'aimerai, que j'aime.

ZARA. — C'est un jeune homme ?

SILV. — Et de plus un gentilhomme.

ZARA. — Est-il chrétien ?

SILV. — Comment donc serait-il Maure ! Quand on porte le nom de chrétien, on ne saurait transgresser l'honneur.

ZARA. — C'est donc un péché que d'aimer un Maure.

SILV. — De ceci, je ne sais rien, sinon que c'est chose défendue et qui n'est pas bien pour les chrétiens.

ZARA. — Et si une mauresque aime un chrétien.

SILV. — Tu sais ce qu'il en est mieux que moi.

ZARA. — Ah ! Silvia, comme bien vite tu m'offenses et me fais de la peine.

SILV. — Moi, maîtresse, et de quelle manière ?

ZARA. — Écoute, je te le dirai, car en m'écoutant je sais bien que tu en viendras à t'attendrir.

Il faut que tu saches, Silvia, que ces jours-ci partirent de ce port avec bon vent douze vaisseaux, tous appartenant à des corsaires ; ils cheminèrent avec un vent favorable jusqu'aux côtes des îles de Sardaigne et là allèrent se cacher dans les anses des baies, les sinuosités et les caps dessinés par la mer, guettant quelque bateau de Gênes, d'Espagne ou d'une autre nation, à l'exception de la France. Et voici que rapidement se lève un vent terrible qui s'appelle mistral, et dont la furie, au dire des gens de mer, est si grande que les voiles serrées et les agrès de navire le plus solide et le mieux construit ne peuvent y résister et qu'il est nécessaire de se diriger vers l'abri le plus proche, si toutefois sa violence le permet. Les vagues soulevées et le mugissement du vent furieux retenaient les navires corsaires à l'abri des caps sans leur permettre de sortir en pleine mer pour se livrer au vent dans toute sa violence ; sur un autre point où la tempête faisait rage, fatiguait en montrant toutes ses qualités de résistance une galère chrétienne, pleine de richesses ; elle courait sans rame aucune sur la mer soulevée et allait, lui servant de jouet, craignant toujours d'être engloutie par les ondes furieuses. Mais enfin

au bout de trois jours, pendant lesquels elle avait été battue par la mer en fureur, elle découvrit la terre, et ce fut découvrir la cause de sa plus grande douleur et de son malheur le plus complet, parce qu'elle vint s'arrêter à la même île de San Pedro où se trouvaient abrités les navires ennemis. Ceux-ci, avides de faire cette prise, sortent, et pleins d'une ardeur belliqueuse, assaillent la galère désemparée et qui n'était défendue que par le seul désir de se défendre. Une balle à l'instant traversa la poitrine du capitaine et, à ses côtés, tombe mort d'un boulet un illustre gentilhomme valencien. Le détail du butin, des richesses, des captifs que les Turcs ont trouvés sur la malheureuse galère m'a été rapporté par un chrétien qui y perdit la douce et chère liberté, pour l'enlever plus tard à celle qui veut se donner à discrétion à son bien aimé. Ce chrétien, Silvia, ce chrétien, c'est celui qui me fait sortir de la réserve convenable à une mauresque, qui m'a ravi le contentement et la joie, qui m'a rendu à tout plaisir, indifférente ; ainsi suis-je, et c'est là le pire, hors de tout. Mon mari l'a acheté ; il est ici dans cette maison, et bien qu'à force de larmes et de prières, de soupirs, de tendresses et de présents, je m'efforce d'adoucir son cœur impitoyable, ce cœur, alors que le mien n'est pour lui que cire molle, se montre pour moi de diamant. C'est pourquoi, ma chère Silvia, en disant qu'il n'était pas permis qu'un chrétien eût une inclination amoureuse pour une mauresque, tu m'as offensée, et c'est par les mêmes objections qu'Aurelio se défend, et le ciel l'a fait si bon chrétien pour causer ma mort !

SILV. — Ce chrétien, dis-tu, a pour nom Aurelio.

ZARA. — C'est ainsi qu'il s'appelle.

SILV. — La galère dont tu parles, à ce que je crois, s'appelait San Pablo ; elle était neuve, appartenait aux saints Chevaliers de Malte ; c'est sur elle que j'ai été prise, et de plus je crois que je connais cet Aurelio ; c'est un jeune homme de visage sérieux et de nation espagnole.

ZARA. — Sans aucun doute c'est celui-là, ma chère Silvia? Quel est cet ennemi de ma tranquillité. Est-il gentilhomme ou plutôt grossier villageois? car tout démontre qu'il est l'un ou l'autre, sa tournure et son intraitable caractère; en lui se rencontre le port imposant de la ville et le caractère du montagnard.

SILV. — A moi, il me paraît être un écuyer pauvre, d'après ce que j'ai pu voir sur la galère; quant à sa fortune je ne saurais en parler, Madame.

ZARA. — Et moi je ne sais que te dire, ma Silvia, sinon que je suis arrivé à un tel emportement, que je veux l'aimer quoiqu'il puisse advenir; je te demande seulement, Silvia, de faire en sorte d'adoucir ce féroce tigre d'Hyrçanie et de l'amener par de douces représentations à compatir à la peine que ressent une malheureuse, esclave de son esclave; et si tu fais cela, Silvia, je te jure, par le Coran, de chercher un moyen qui te permettra de retourner bien vite et joyeusement sur le sol pour toi si cher et si regretté de ta patrie.

SILV. — Laisse, madame, le soin de tout ceci à Silvia et tu verras ce que peut faire mon adresse pour ta satisfaction et pour mon avantage.

ACTE IV

(Paraissent les trois petits Maures dont il va être parlé et les captifs qui vont les uns chercher de l'eau, les autres du bois; ce sont Sébastien, Saavedra, Pedro Alvarez.)

PETIT MAURE. — Don Juan pas venir, vous pas fuir, ici mourir.

AUTRE MAURE. — Ici mourir.

AUTRE MAURE. — Ici mourir, pas fuir, ici mourir.

SAAV. — Son frère viendra, le glorieux Philippe, qui sans doute serait déjà venu si l'entêtement indomptable et superbe du protestant des Flandres n'offensait pas d'une si impudente manière sa royale couronne.

PETIT MAURE. — Pas racheter vous, pas fuir, Don Juan pas venir, ici mourir.

P. ALV. — Si par hasard il venait, je sais d'une façon certaine que vous péririez jusqu'au dernier, infâmes.

AUTRE MAURE. — Don Juan pas venir, vous pas fuir, ici mourir.

P. ALV. — Je verrai auparavant ces faibles murailles mises à bas, et ce nid, cette caverne de voleurs dévorée par les flammes, peine justement méritée par ces criminels exécrables.

SAAV. — Cela ne finira jamais si nous répondons ; laisse-les donc, Pierre Alvarez, mon ami, car à la fin ils se laisseront, et dis-moi, maintenant si tu penses plus que jamais à t'enfuir.

P. ALV. — Comment donc ? Certes.

SAAV. — Et de quelle manière ?

P. ALV. — Par terre, car je ne puis le faire d'une autre façon, ni d'une autre manière.

SAAV. — Ainsi donc tu veux t'engager dans une telle entreprise ?

P. ALV. — Et que veux-tu que je fasse, Saavedra ? Car mes vieux parents viennent de mourir et un frère que j'ai s'est mis en possession de la fortune et des biens qu'ils ont laissés, et ce frère est si avare que, bien qu'il connaisse l'esclavage amer qui m'accable, il ne veut pas donner, pour me délivrer, un réal de mon propre patrimoine. Mû par cette considération et comme je vois que j'ai un maître cruel, comme tu le sais, qui pense que je suis gentilhomme et qu'il est impossible que les ressources de l'aumône puissent jamais arriver à lui fournir la somme qu'il me demande, en présence de la vie insupportable à laquelle je suis condamné, de la faim, du dénûment, de la fatigue et du froid, je me résous à mourir en fuyant plutôt qu'à vivre d'une si lamentable vie.

SAAV. — Tu t'es préparé un sac de provisions ?

P. ALV. — Oui, j'ai environ dix livres de bon biscuit.

SAAV. — Mais il y a d'ici Oran soixante lieues, et tu ne peux pas emporter plus de dix livres ?

P. ALV. — Non, car j'ai fait une pâte de farine et d'œufs mélangée avec du miel et très bien cuite, dont, à ce qu'on m'a dit, une très petite portion peut nourrir beaucoup. Si cela vient à me manquer, je peux manger quelques herbes avec du sel, que j'emporte également.

SAAV. — Tu emportes des souliers ?

P. ALV. — Deux bonnes paires.

SAAV. — Tu sais bien le chemin ?

P. ALV. — Non, je n'en ai même aucune idée.

SAAV. — Comment donc penses-tu te diriger ?

P. ALV. — J'irai par le bord de la mer, car à l'heure actuelle, comme nous sommes en été, tous les Arabes se retirent dans la montagne, cherchant la brise rafraîchissante.

SAAV. — Tu as quelques indications qui te permettront de reconnaître quelle est la terre si désirée d'Oran ?

P. ALV. — Oui, j'en ai, et je sais qu'il me faut d'abord traverser deux rivières : l'une s'appelle la rivière de Mazafran, qui est ici près, l'autre la rivière de Hiquino qui est plus loin, auprès de Mostaganem ; je sais encore qu'en allant tout droit on rencontre une colline haute et élevée (on m'a dit qu'elle s'appelle Cerro Gordo) et, quand on l'a gravie, on découvre lui faisant face directement une montagne qui dresse sa tête au-dessus d'Oran.

SAAV. — Tu chemineras de nuit ?

P. ALV. — Qui pourrait en douter ?

SAAV. — Tu te risques donc à passer à travers les collines, les montagnes, les ravins, au milieu des ténèbres de la nuit profonde, sans chemin, ni sentier qui puisse te guider vers l'endroit où tu veux aller ? O liberté, combien tu es aimée ! Cher ami, que le ciel couronne d'un heureux succès tes efforts, et moi je vais à mon travail, car voici l'heure ; Dieu t'accompagne !

P. ALV. — Qu'il soit aussi avec toi !

(La mauresque sort pour faire ses incantations et ils rentrent.)

FAT. -- Nous voici arrivés au point désiré, au point que réclame l'enchantement extraordinaire qui doit dompter ce cœur indomptable ! oui, ma science saura bien le dompter ; à travers les espaces du ciel étoilé, la nuit obscure et froide conduit son char, et profitant de l'occasion qui m'y invite, je vais faire des incantations horribles, merveilleuses et effrayantes. Mes cheveux blancs doivent être épars au vent, ma ceinture dénouée, mon pied droit déchaussé, mon visage tourné vers la mer où le soleil s'est englouti, autour de mon bras s'enroule ce bracelet formé des pierres qui se trouvent amoncelées dans le nid de l'aigle, et cette corde fait paraître sa vertu magique conformément à mes intentions. Ces cinq roseaux que ma main a coupés à l'époque de la pleine lune ; tous taillés de la même manière, rendront ce que je veux facile et commode, ces cinq têtes arrachées au serpent gavilo, pendant l'été, me serviront également pour mon œuvre magique et aussi ces grains que je jette sur le sol. Ce lambeau de chair enlevé au front du tout petit poulain à sa naissance et dont la vertu éprouvée et extraordinaire est de nature à satisfaire à mon désir, enveloppé dans cette herbe qu'à touchée la dent d'un agneau qui vient de naître fera qu'Aurelio deviendra très doux comme le mouton et consentira à ce que je veux. Cette figure en cire, faite à la ressemblance d'Aurelio sera d'une main impitoyable et avec la flèche de l'amour traversée par le milieu du cœur et aussitôt Zara sera satisfaite de cette volonté transformée ; et le chrétien si glacé deviendra sur le champ brûlant d'un feu amoureux et dévorant. Et vous ô justes Radamanthe et Minos, qui par des lois incommutables dans les obscurs royaumes de l'épouvante gouvernez les âmes tristes et misérables, si ma rauque incantation ou le murmure de vers agréables a quelque force, c'est par eux que je vous conjure, je vous demande et vous supplie d'adoucir ce cœur endurci impitoyable.

Rapide, rauque, rumeur, raspariforme, grandeur, Deu-clifaz, Pentasilante, aboyeur, avaleur, faux et difforme, Arbarico du mont qui apporte la peste, Erèbe, toi qui engendre la forme effroyable de tout dieu sauvage ; présente-toi, c'est l'instant ; parais devant moi sans tarder, si tu ne préprises pas la science de Zoroastre.

LA FURIE. — La force irrésistible de tes vers et de tes incantations diaboliques m'a arrachée au royaume de l'oubli et m'a traînée ici pour t'obéir, mais, ô mauresque, te voir en cette entreprise me peine extrêmement, parce que je comprends que c'est du temps perdu.

FAT. — Pour quelle cause ?

LA FURIE. — Cesse en l'instant tes conjurations et à l'instant je te satisferai sur ce que tu demandes, si toutefois tu te plies et t'accomodes à mes discours et à mes conseils. Toutes tes manœuvres sont vaines, parce qu'un cœur chrétien qui s'appuie sur le Christ, fait peu de cas des enchantements ; c'est par des voies très différentes qu'il te convient de l'attirer, afin qu'il souffre d'amour pour ton amie.

FAT. — Ainsi donc, tous tes efforts sont sans profit ?

LA FURIE. — Ils ont été vains ; mais écoute, avec une très grande rapidité et sans détours tu arriveras à l'accomplissement de tes désirs de la manière suivante : dans tout l'enfer il n'y a pas d'ennemie qui puisse faire une plus cruelle et terrible blessure aux Chrétiens, à ceux-là même qui ont les cœurs les plus droits et les intentions les plus pures, que l'impitoyable Nécessité qui pousse à bout la patience ; contre ces tortures, il n'est pas de résistance. Une autre ennemie, c'est l'Occasion ; si toutes deux de concert viennent assiéger ton Aurelio, tu verras son arrogance renversée et changée en douceur, se récréer rapidement aux feux de Cupidon.

FAT. — Alors, je te demande de me les envoyer toutes deux et de ne pas te désintéresser de cette entreprise.

LA FURIE. — J'accomplirai tes ordres avec tout l'empressement possible. (Elles se retirent.)

(Paraissent Aurelio et Silvia)

AUR. — La fortune m'a accordé en compensation de tous mes tourments, ma Silvia, l'orgueil et la joie de te contempler. Ma peine à partir d'aujourd'hui se changera en joie, puisque je te vois, Silvia chérie, et la nuit profonde où je vis en jour éclatant.

SILV. — Que je suis donc, ô mon unique bien, comblée par la fortune, puis qu'une fois encore je vais jouir de ta présence, ce dont je désespérais déjà.

AUR. — Comment vous êtes-vous trouvée, ô mon épouse, durant cette absence, au pouvoir de ces gens qui n'ont rien de commun avec la raison, la vertu, l'âme et la conscience.

SILV. — Comme j'ai placé et que je place mon espérance dans le créateur de la terre et du ciel et que j'ai en lui une confiance chrétienne et assurée, grâce à sa bonté, j'ai encore le droit de porter le voile de la chasteté, et, de même, avec son aide sacrée j'espère qu'aucun outrage ne pourra le souiller.

AUR. — Tu sauras, mon épouse chérie, que l'amour artificieux et vengeur avec une âpre, furieuse et cruelle rigueur a dérobé le cœur de ma maîtresse et l'a frappé d'une blessure incurable, puisqu'il l'a rendu épris de ce cœur qui est à toi, et en quelque endroit que j'aie, la Mauresque me suit et d'après ce qu'elle me déclare, elle n'a pas d'autre plaisir de me contempler.

SILV. — Tout cela Zara me l'a déjà raconté et m'a demandé de vous demander de daigner ne pas la mépriser si fort en face. D'autre part, aussi, Yousouf notre maître ne mène pas une moins triste vie, car lui aussi il m'aime d'une ardeur qui, à ce que je crois, n'est pas feinte.

AUR. — O pauvre Maure et infortunée Mauresque, comme d'une ardeur vaine vous envoyez inutilement au

vent d'heure en heure vos vains soupirs. Yousouf aussi m'a fait part de ses intentions et m'a supplié de vous supplier de donner quelque allégement à son tourment. Mais, qu'avec une impitoyable furie arrive une flèche qui me traverse la poitrine et que mon âme se sépare de mon corps plutôt que, à mon détriment, et pour nous causer une si grande disgrâce, j'essaye d'assurer son avantage ; bien que par là je doive être sûr de le contenter.

SILV. — Si dans cette occurrence, Aurelio, il nous suffisait de leur montrer une volonté transformée sans qu'il en dût résulter plus grand mal, j'estimerais que ce serait un parti sage, parce qu'avec cette feinte nous obtiendrions qu'on ne troublât pas le plaisir que nous avons à nous voir. Il faut dire à Zara que, grâce à mes bons offices, tu ne te montres plus si dur, et au Maure que tes efforts sont couronnés de succès, et, en gardant tous deux cette honnête attitude avec circonspection, nous pourrons facilement trouver dans nos entrevues le soulagement de notre chagrin.

AUR. — L'avis que tu viens de donner est excellent ; nous ferons ce que tu as décidé, et au milieu de tout cela, peut-être le sort inhumain s'apaisera-t-il. J'écrirai à mes parents la disgrâce dans laquelle nous nous trouvons tous les deux ; toi, Silvia, tu peux en écrire autant aux tiens. Et comme quelquefois les murs, comme on dit, ont des oreilles, ma Silvia, remercions Dieu de cette grâce qu'il nous a faite et remettons cette conversation à un autre jour. (Ils se retirent.)

(Paraissent Pedro Alvarez qui fuit, puis un autre captif qui fuit aussi et deux Maures qui s'en emparent et les ramènent.)

P. ALV. — Cet interminable chemin, cette route à travers tant de halliers, de montagnes, le rugissement continu des bêtes féroces, tout m'accable de telle sorte que je songe à en finir par la mort.

Mes provisions sont épuisées, mes vêtements se sont

mis en lambeaux dans les fourrés, mes souliers sont lacérés, mon courage est à bout de telle façon que je ne puis plus mettre un pied devant l'autre.

Déjà la faim me presse et la soif insupportable me torture, déjà la force m'abandonne et je n'espère sortir de cette affreuse situation qu'en me livrant à qui de nouveau voudra me faire prisonnier.

J'ai perdu la bonne direction et je ne sais quelle est exactement la route d'Oran ; mon triste sort ne m'offre aux yeux ni sentier ni chemin, et qu'importe d'ailleurs, puisque, alors même que j'en trouverais un, je ne puis faire un pas. Vierge gracieuse et bénie, vous qui secourez les pauvres humains, soyez ici pour moi l'étoile qui puisse guider ma pauvre barque sur cette mer furieuse et l'éloigner de tant de périls. Vierge de Monserrat, qui faites un paradis de ces âpres montagnes, envoyez-moi le salut, tirez-moi de cette angoisse, puisque vous aimez, glorieuse, à tendre la main au malheureux dans sa chute. Au milieu de ces buissons je prétends me cacher, car déjà la journée s'avance et là j'espère mourir. Très sainte Marie, dans ce terrible péril je remets entre vos mains mon corps et mon âme.

(Paraît un lion qui bondit près de lui, et aussitôt paraît l'autre captif qui lui aussi est en train de fuir).

LE CAPTIF. -- Ces empreintes ne sont pas d'un Maure ; pour sûr, non ; c'est un chrétien qui les a laissées, et qui doit cheminer dans la même intention que moi. Les empreintes des Arabes sont larges et mal formées, parce que leur chaussure est large, tandis que la nôtre est plus ajustée ; par suite elles sont différentes de celles-ci. Je suis sûr qu'il n'est pas caché bien loin d'ici, car je viens de perdre la trace. Mais voici le soleil déjà haut et moi fort mal en point. Je veux me cacher ici jusqu'à ce qu'à la tombée de la nuit je continue mon voyage, car dans ces parages où nous sommes doit se trouver Mostaganem ; en effet, le soleil se lève par ici, le nord est dans cette

direction-là et la côte n'est pas loin. Oh! que je suis mal ici! Bon Jésus, guide mes pas, car beaucoup d'Arabes traversent cette campagne dénudée. Si je réussis à me cacher, je ne renonce pas à revoir mes enfants, ma femme et ma maison.

(Deux Maures entrent pour le saisir.)

UN MAURE. — Le coquin aura fui.

(Pierre Alvarez se montre.)

P. ALV. — Dieu saint, qu'est-ce que je vois? Mais bien que vous soyez un lion féroce, mon cœur bondit de joie, mon désir s'est accompli, me voici délivré de cette agonie. Puisqu'ainsi le veut mon étoile, ce lion par sa force indomptable mettra fin à mes jours et son ventre servira de sépulture à mon corps. Mais jamais telle mansuétude ne s'est vue dans un animal si courageux, bien que parfois son caractère féroce fasse place à la clémence. Mais qui sait si plutôt le ciel ému de mes gémissements ne m'a pas envoyé ce lion pour me faire remettre par lui dans le chemin que j'ai perdu? Sans aucun doute, il s'agit là d'une chose divine, et mon esprit se fortifie d'autant plus dans cette opinion que je sens en moi-même, avec une force merveilleuse, une nouvelle et indomptable ardeur. N'est-ce pas déjà chose vérifiée, qu'un autre lion a conduit à La Goulette un autre captif, qu'il trouva sur une âpre montagne fugitif et égaré. C'est là, Vierge pie, une œuvre de votre main divine. N'est-il pas déjà prouvé et démontré pleinement que l'homme qui en vous se confie ne désespère pas et ne se confie pas en vain? Attends-moi, compagnon, car ma détermination est prise; et je veux te suivre en quelque endroit que tu ailles, car il me semble que tu n'es pas un lion, mais un agneau.

ACTE V

(P. Alvarez et le lion.)

P. ALV. — Jamais avec moins de souci je n'avais ché-

miné et, à ce que j'imagine, Oran n'est pas bien loin. Grâces te soient rendues, ô divin roi ; vierge pure, je chante vos louanges et je vous supplie de pousser jusqu'au bout votre charité si extraordinaire, car si vous me donnez la liberté, je vous promets d'être votre esclave. (Il sort.)

Paraissent l'Occasion et la Nécessité.

L'OCCASION. — Nécessité, toi qui exécutes fidèlement tous les crimes qui se présentent publiquement et secrètement sous mes auspices à moi, l'Occasion ; tu vois comme nous avons été contraintes et forcées par le cruel génie des enfers à venir combattre le cœur dur comme un roc et fermé comme une citadelle d'un chrétien qui s'insurge contre la puissance du petit Dieu cruel ; bien plus, il n'en fait nul cas. Il est nécessaire que tu le presses de tes sollicitations, que tu te montres toujours à lui à toute heure, qu'il boive, qu'il mange, à quelque chose qu'il pense ou quelque chose qu'il prétende faire. Et moi, en ce qui me concerne, je veux sans cesse me placer devant lui et lui présenter ma maigre touffe de cheveux et retenir mon vol pour qu'il puisse s'en saisir, chose peu ordinaire dans ma course rapide et légère.

LA NÉCESSITÉ. — Tu peux être sûre, Occasion, que de mon côté je ferai merveilles, si ta faveur et ton secours ne me font pas défaut. Mais tu le vois qui vient ici, cet indomptable. Prépare-toi, amie, et mettons à bas la vaine présomption de ce chrétien.

(Aurelio paraît.)

AUR. — Ne te sera-t-il donc pas possible, pauvre Aurelio, de te défendre contre cette infâme mauresque qui te poursuit de tant de manières ? Oui, cela sera, si le ciel ne me refuse pas la faveur que jusqu'ici il ne m'a pas ménagée. Elle emploie mille astucieux moyens, mille ruses pour me forcer à me soumettre à son désir impudique.

Tantôt elle me fête, tantôt elle éclate en reproches, tantôt elle m'accable de privations et me fait mourir de faim.

LA NÉC. — Certes, Aurelio, elle est grande la misère dans laquelle tu te trouves.

AUR. — Oui, grandes sont les privations auxquelles je suis soumis.

LA NÉC. — Tu portes des souliers et des vêtements déchirés.

AUR. — Mes souliers et mes vêtements sont déchirés.

LA NÉC. — Tu dors sur une simple peau posée sur le sol.

AUR. — Je couche sur le sol simplement recouvert d'une peau.

L'Occ. — Mais, moi, je sais bien que, si tu avais voulu, tu aurais trouvé une occasion de sortir de cette angoisse, très vite, sans débat, à peu de frais.

AUR. — Mais je sais que si j'eusse voulu j'aurai trouvé une occasion de me débarrasser de ce supplice très vite, sans danger, à peu de frais.

L'Occ. — Sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'aimer ta maîtresse Zara ou seulement de lui donner des marques d'amour.

AUR. — Il me suffisait d'aimer ma maîtresse ou de feindre de l'aimer. Mais qui pourrait feindre l'amour qu'il ne ressent pas ?

LA NÉC. — La nécessité te force à le faire.

AUR. — La nécessité me force à le faire.

L'Occ. — Combien elle est riche ! et c'est ce qu'il te faut, et qu'elle est belle !

AUR. — Combien ma maîtresse est riche et belle.

L'Occ. — Et libérale, ce qui vaut mieux en cette occurrence, aussi te donnera-t-elle sans compter, tout ce que tu voudras.

AUR. — Et étant libérale et amoureuse, elle me donnera tout ce que je lui demanderai.

L'Occ. — Rare et singulière est l'occasion qui s'offre à toi.

AUR. — Rare et singulière est l'occasion qui s'offre à moi ; mais elle ne pourra détourner mon sang d'hidalgo de ce qui est juste et de ce qu'il se doit à lui-même.

L'Occ. — Qui donc pourra savoir ce que tu as fait ? Or, un péché secret, encore qu'il soit grave, est tout excusé et tout pardonné.

AUR. — Qui pourra savoir ce que j'aurai fait ? et un péché secret, bien qu'il soit grave, est tout excusé et tout pardonné.

L'Occ. — Et d'autant plus que l'Occasion t'offrira mille occasions secrètes et cachées.

AUR. — Et d'autant mieux qu'à chaque instant s'offrent à moi mille occasions secrètes. Je veux en profiter, vienne l'une d'elles. Aurelio, un instant, ce que tu médites n'est pas d'un gentilhomme, est indigne de ce que tu dois au Christ et à son sang.

LA NÉC. — Le Christ est miséricordieux, il l'a toujours été, aussi, pardonne-t-il toujours les fautes qui se commettent par pure nécessité.

AUR. — Mais Dieu sait bien que ce qui m'oblige à céder c'est nécessité pure ; aussi que cette nécessité, le ciel la prenne en considération pour me pardonner ma faute.

L'Occ. — Voici l'heure, Aurelio, en ce moment tu peux saisir l'occasion par les cheveux. Vois comme elle est délicieuse, agréable et amoureuse la belle Mauresque qui vient se mettre à tes ordres.

(Zara paraît.)

ZARA. — Aurelio, tu es seul ?

AUR. — Et accompagné !

ZARA. — Qui t'accompagne ?

AUR. — Un penser amoureux.

ZARA. — Qui en est l'occasion ?

AUR. — Si je te le disais, il se pourrait faire que tu cessasses de me traiter d'homme impitoyable, cruel et sans amour.

LA NÉC. — Ta puissance opère, camarade.

L'Occ. — Et pourquoi n'opérerait-elle pas ? Écoute et vois à quoi cela va aboutir.

ZARA. — Suis-moi, Aurelio, et entrons dans mon appartement. (Elle s'en va.)

AUR. — Oui, je te suivrai, Madame, car enfin il est temps de t'obéir, puisque je suis ton esclave.

LA NÉC. — La voici à bas, Occasion, la fermeté de ce valeureux chrétien, il se rend enfin !

L'Occ. — Si efficaces ont été les assauts que nous lui avons livrés de concert ! Entrons avec Zara dans son appartement, et là encore, lorsque Aurelio entrera nous redoublerons nos attaques.

(La Nécessité et l'Occasion entrent et Aurelio reste seul.)

AUR. — Aurelio, où vas-tu ! Où va te conduire ta marche inquiète ? Quel guide auras-tu ? Oses-tu donc faire si bon marché de la crainte de Dieu pour contenter ta fantaisie insensée. Les occasions faciles et légères par lesquelles le plaisir lascif sollicite l'âme, vont te captiver et te précipiter et te livrer au frivole, honteux et séduisant amour. Est-ce donc là ta pensée élevée et la ferme résolution dans lesquelles tu te complaisais de ne pas offenser Dieu, dusses-tu achever tristement et misérablement tes jours dans les tourments ? Outrages-tu et mets-tu si vite en oubli, tes rêves légitimes d'amour, pour t'occuper l'esprit d'autres rêves pleins de vanité, déshonnêtes, infâmes et libertins.

Chassons loin de moi cette frivole fantaisie, hors d'ici cette pensée honteuse. Oui, les filets déplorables d'un amour insensé se sont rompus pour un autre amour plus pur. Oui, certes, je suis chrétien et je dois vivre en chrétien et bien que je sois réduit à de tristes extrémités, ni dons, ni promesses, ni manœuvres astucieuses, ni habileté ne pourront obtenir que je m'écarte si peu que ce soit de mon Dieu.

(Paraît Francisquito, captif.)

FRANC. — As-tu vu mon frère, Aurelio.

AUR. — Tu veux dire Juanico.

FRANC. — Oui.

AUR. — Je l'ai vu il y a peu de temps.

FRANC. — O Dieu saint et souverain !

AUR. — Tu éprouves quelque chagrin.

FRANC. — Oui, je suis plongé dans une affliction telle que je ne sais comme l'exprimer, si grande est la peine que je ressens, et pour comprendre mon souci il te suffira de savoir que mon frère a donné son âme à Satan.

AUR. — A-t-il renié Dieu par fortune ?

FRANC. — Appelles-tu renier un coup de fortune ; s'il en vient à le faire, ce sera une grande infortune. Il a déjà donné sa parole, et c'est cela, frère, qui me peine de devenir Turc et c'est là le résultat où on arrive par toute sorte de séductions et de largesses.

AUR. — Le vois-tu, il paraît de côté ; le voilà qui vient, magnifique, en vérité.

Juanico entre vêtu comme un Turc élégant.

FRANC. — Ce sont ces vêtements qui ont causé sa perte, car lui que sait-il de Mohamet ?

AUR. — Sois le bien venu, Juan.

JUAN. — Ne sais-tu pas que maintenant je m'appelle...

AUR. — Comment ?

JUAN. — Tout comme mon maître.

FRANC. — Et comment ?

JUAN. — Soliman.

FRANC. — Mieux eût valu le poison ; puisse le poison causer la mort de celui qui lui a changé son nom. Que dis-tu là, traître ?

JUAN. — Ah ! mais en voilà assez de tout ceci ; je le dirai à mon maître, car je m'appelle Soliman ; il me menace celui-ci ; c'est bon.

FRANC. — Embrasse-moi, frère chéri.

JUAN. — Ton frère? Et depuis quand? Qu'il s'éloigne d'ici ce chien; qu'il ne porte pas la main sur moi.

FRANC. — Pourquoi changer ma joie en lamentations, mon frère.

JUAN. — Voilà une grande folie. Y a-t-il plus grand plaisir que d'être Maure? Vois ce galant habillement, c'est mon maître qui me l'a donné et j'en ai un autre de brocard beaucoup plus riche et plus joli. Je mange de savoureux couscous; je bois

Corbeta de azucar bebo

Y el cardeu, que es dulce, bebo

Y el pilao que est provechoso

et c'est en vain que tu t'efforceras par tes lamentations de me faire changer d'avis. Mais si tu veux te faire Maure, je suis sûr que tu réussiras; suis mes sages conseils et tu verras ton sort s'améliorer, et je vous laisse, car c'est un péché que de tant parler avec des chrétiens. (Il s'en va avec beaucoup de gravité, manifestant un mépris moqueur.)

AUR. — Y a-t-il disgrâce pareille sur toute la surface de la terre? Quel filet le démon vient ici tendre pour empêcher les chrétiens d'aller au ciel?

FRANC. — Age tendre, combien promptement tu es vaincu, lorsque amené dans cette Sodome, tu es combattu avec de trompeuses largesses.

AUR. — Oh! combien on fait un bon emploi de l'aumône en l'appliquant au rachat des enfants, au cœur desquels la foi sainte n'est pas bien enracinée. Oh! à partir d'aujourd'hui si les cœurs chrétiens faisaient voir une plus grande ardeur à la charité, et s'ils n'étaient pas si avares de leurs dons, pour délivrer des fers et de la prison les captifs chrétiens et surtout les enfants de volonté débile? Cette œuvre sainte est si excellente en soi qu'elle est comme un résumé de toutes les bonnes œuvres qui concernent à la fois l'âme et le corps. Celui

que tu rachètes, tu le tires de péril, c'est un voyageur que tu ramènes à sa patrie, tu le débarrasses de mille sujets d'inquiétude ; de la faim qui l'afflige sans trêve et de la soif insupportable ; tu l'arraches aux mauvais conseils par lesquels on s'efforce de lui fermer le droit chemin, aux multiples et continuelles embûches que tend ici le démon, et grâce auxquelles il s'empare des enfants des nations chrétiennes et même des vieillards. O secte trompeuse de Mahomet ! secte immorale, impure et peu scrupuleuse, avec quelle facilité tu entraînes les simples sous ta domination !

FRANC. — As-tu quelque recommandation à me faire, bon Aurelio ?

AUR. — Que Dieu te guide, Francisco, prends patience, car la main divine du Tout Puissant saura guérir la maladie de ton frère.

(Entre Silvia)

SILV. — Où vas-tu, Aurelio, cher époux adoré ?

AUR. — Te voir, Silvia, puisque ta vue toute seule est l'allègement complet de mes soucis.

SILV. — Te voir aussi mon cher Aurelio, est le remède de mes peines affreuses. (Ils s'embrassent et leurs maîtres paraissent).

ZARA. — Chienne, ceci peut-il se tolérer sous mes yeux.

YOUS. — Fourbe, traître, un esclave avec une esclave !

ZARA. — Non, non, seigneur, Aurelio n'est pas coupable, puisque enfin c'est un homme, mais cette chienne d'esclave.

YOUS. — La captive, non, Madame, mais ce scélérat, capable de violenter une femme, inventeur de mille fourberies, est coupable de cet acte impudique.

ZARA. — Si cette impudente, si cette éhontée ne lui en avait fourni l'occasion, Aurelio n'aurait pas osé l'embrasser aussi étroitement.

AUR. — Non certes, mon maître et ma maîtresse, notre

hardiesse n'a pas sa cause dans ce fait que nous aurions recherché l'occasion d'un plaisir lascif, comme les apparences semblent l'indiquer, mais dans ce fait, qu'en ce moment, je demandais à Silvia une grâce que je sollicite d'elle depuis plusieurs jours, et non dans mon intérêt, et elle aussi m'avait persuadé de lui rendre un service qui est de nature à assurer à votre maison de plus grands avantages, et comme nous nous étions accordés à tous les deux ce que nous nous demandions l'un à l'autre; en témoignage de satisfaction, vous nous avez trouvés comme vous nous avez vu nous embrassant, mais toute pensée deshonnête et coupable était loin de notre esprit.

YOUS. — Est-ce la vérité, Silvia ?

SILV. — Il dit la vérité.

YOUS. — Et toi, que lui as-tu demandé à lui ?

SILV. — Il t'importe peu de savoir ce que je demandais à Aurelio.

ZARA. — Te l'as-t-il accordé à la fin ?

SILV. — Oui, il m'a accordé tout ce que je voulais.

YOUS. — Rentrez; je suis bien forcé de vous croire; car si je ne vous croyais pas, je devrais punir votre faute de mille supplices. (Ils se retirent.)

Vous saurez, Madame, que tout à l'heure même, en venant par le marché, on m'a dit que le roi m'ordonnait de conduire en sa présence Silvia et Aurelio, et je me figure que quelque *renégat* ou mauvais chrétien qui les connaît tous deux doit avoir déjà déclaré au roi que ces captifs sont capables de se racheter; et, comme le roi est irrité contre moi parce que je n'ai pas voulu accepter la charge et l'honneur de réparer les fossés et les murailles, il veut nous les enlever sans aucun doute.

ZARA. — Le remède qui s'offre à moi en cette occurrence, c'est de recommander à Aurelio de dire au roi qu'il n'est pas un gentilhomme, mais un pauvre soldat qui se rendait en Italie, et que cette Silvia est sa femme, et, si le roi ne se paie pas de cela, il ne voudra pas nous

les enlever pour la somme si forte qu'ils ont coûtée, car le prix est énorme.

YOUS. — C'est fort bien dit, Madame, bien, entrons et faisons leur cette recommandation à tous les deux. (Ils rentrent, et l'on vient placer une estrade avec quatre coussins pour le Roi; Il s'y assied et paraissent, l'accompagnant, quatre ou cinq maures; le petit garçon renégat Juanico paraît aussi en avant du cortège).

LE ROI. — De colère et de douleur je ne puis parler, et la raison de mon chagrin insensé, c'est de voir qu'Antonio de Tolède m'a aussi échappé de la main. Les reïs rapides, craignant que je ne leur prisse leur chrétien, l'ont en hâte emmené à Tetuan et l'ont taxé à sept mille ducats. Avez-vous pu donner un si riche et si illustre gentilhomme pour un si bas prix, vile canaille? Avez-vous donc été si fort séduit par l'argent comptant? Le prix taxé vous paraissait-il donc si énorme, que vous avez ajouté un autre compagnon, dont la seule rançon aurait bien pu être supérieure! Francisco de Valencia ne pouvait-il tout seul payer pour lui-même une somme plus forte?

Enfin la fortune l'a favorisé; elle a eu plus de pouvoir que mon activité, car c'est elle qui peut conclure et assurer ce que ne peut faire la science humaine. Ils ont connu à temps, et fort opportunément, ce dont il retournerait et ont fui pour ne pas se voir en ma présence; mais si j'eusse trouvé ici Don Antonio, il m'eût payé cinquante mille doublons. Il est frère du comte d'Albe et neveu d'une très illustre duchesse, et en perdant la liberté, il perdit, dans ce voyage, d'être général dans une très importante entreprise. Le ciel, irrité d'abord contre lui, s'est montré bienveillant, après l'avoir rendu captif; il s'est hâté de lui donner la liberté par un tel enchaînement de circonstances qu'on n'en saurait désirer de plus favorable. Mais puisque cela est maintenant sans remède, il est superflu de s'en occuper davantage. Voyez s'il ne vient pas quelqu'un présenter quelque plainte.

UN MAURE. — Seigneur, Yousouf le renégat est ici.

LE ROI. — Qu'il entre, et bien décidé à m'obéir en tout ce que j'ai commandé ; sinon, sur ma foi, je le traite en ma présence comme le mérite sa stupide désobéissance.

Où sont les captifs ?

YOUS. — Là, dehors.

LE ROI. — Combien as-tu payé pour eux ?

YOUS. — Mille ducats.

LE ROI. — Je les donnerai pour les avoir.

YOUS. — Je n'attendais pas de toi une injustice si excessive.

LE ROI. — Oses-tu me contredire en cela !

YOUS. — Donne au moins quelque soulagement partiel à mes soucis. Roi, je te donne le captif pour rien ; mais, laisse-moi l'esclave pour qui je me meurs d'amour.

LE ROI. — Oses-tu dire pareille chose ? infâme chrétien. Qu'on l'emène en bas et qu'on lui donne assez de coups de bâton pour qu'avec son sang se répande à terre son désir honteux et coupable.

YOUS. — Donne-moi, Seigneur, mon esclave et aussitôt après, donne-moi la mort par le feu, le fer, les ganches ou le bâton.

LE ROI. — Enlevez-le de devant mes yeux, vite, que cela finisse.

YOUS. — Parce que je réclame mon bien, suis-je donc importun ?

(Ici on tire sur la scène le captif qui s'est enfui et qu'on a repris ; on le tire avec une chaîne.)

UN MAURE. — Le coquin fuyait.

LE ROI. — Où allais-tu, dis, chrétien ?

LE CAPTIF. — Je tentais d'arriver à Oran, si le ciel l'eût voulu.

LE ROI. — Où as-tu été pris ?

LE CAPTIF. — Dans l'Almadraba.

LE ROI. — Ton maître ?

LE CAPTIF. — Il est mort et il n'aurait pas dû le faire,

puisqu'il m'a laissé au pouvoir d'une femme si féroce qu'une bête fauve ne saurait l'égaliser.

LE ROI. — Tu es Espagnol ?

LE CAPTIF. — Né à Malaga.

LE ROI. — Tu le fais bien voir en te montrant si audacieux.

Oh toi, Raja Chaouch, donne-lui six cents coups de bâton sur les épaules et très bien appliqués, et aussitôt après donne-lui-en cinq cents sur le ventre et sur ses pieds fatigués.

LE CAPTIF. — Es-tu donc tellement sans loi ni raison que tu tiennes tout prêts pour celui qui a fui des supplices si horribles ?

LE ROI. — Silence. Chiferez, Brequedi, attachez-le, ouvrez-lui le ventre, écorchez-le vif et enfin, tuez-le. (On l'emmène.)

Je ne sais quelle race c'est que celle de ces chiens de captifs espagnols. Qui s'enfuit ? Les Espagnols. Qui n'a souci de mal faire ? Les Espagnols. Qui nous dévore à force de larcins ? Les Espagnols. Qui commet tout autre méfait ? Les Espagnols, en la poitrine de qui le ciel a mis un cœur indomptable, remuant, prêt au bien comme au mal. J'ai remarqué en eux une vertu, c'est qu'ils gardent leur parole d'une façon immuable et dans cette opinion m'ont confirmé deux gentilshommes Rosas, portugais ; elle a été affermie aussi par Don Francisco qui porte le surnom de Menesus ; tous les trois ont été envoyés en Espagne sur leur parole et y ont fait honneur. Don Fernando de Ormeza y est allé aussi sur sa foi et sa parole et m'a payé, un mois avant l'échéance du terme, une somme assez importante pour me laisser satisfait. En leur accordant la liberté à crédit, je sais que cela augmente mon bénéfice, en effet, comme ils s'en vont sans donner d'autre gage que leur bonne foi, je porte leur rançon au triple. Baïran, sors là, au dehors, et appelle à l'instant un chrétien qui appartient à Yousouf, car je veux l'interroger à loisir pour

voir si mon opinion est exacte ; car à ce jeu, il y a des pertes aussi bien que des gains.

BAÏRAN. — Seigneur, des bonnes actions on doit espérer toujours la récompense, et, si elle fait défaut en ce monde, le paiement s'en trouve différé pour le ciel.

(Entre Aurelio)

LE ROI. — Je sais que tu es chrétien, je connais ta vertu, ta valeur, ton caractère, et je sais que tu ne tardera pas à revoir la terre d'Espagne, ta patrie. Cette Silvia est ta femme ?

AUR. — Oui, seigneur.

LE ROI. — Et où allais-tu quand sur les eaux ennemies tu as perdu toute joie ?

AUR. — Je te le dirai, seigneur, et avec franchise. J'ai été l'esclave et le prisonnier d'un autre roi ; ce fut l'amour. Je vécus quelque temps dans ma patrie épris de cette Silvia, et la rigueur de la guerre m'a réduit à cet état. Mes désirs amoureux se trouvèrent comblés et je pensais aller à Milan quand le sort me livra au pénible esclavage où je me trouve.

LE ROI. — Ne perds pas confiance au milieu de cette fâcheuse existence, puisque tu sais que le caractère de la fortune est d'être changeant, je te donnerai sur le champ la liberté à toi et à Silvia si tu consens à reconnaître ma bonne volonté. Je dois donner pour vous mille ducats et ce que je désire, c'est que vous m'en donniez deux mille, mais il faut me le jurer. Et de la sorte, sur votre parole, vous partirez à l'instant pour l'Espagne.

AUR. — Seigneur, pour une faveur si grande, comment te rendre grâce ; je te promets de les envoyer dans le délai d'un mois sans mentir, alors même qu'il faudrait les mendier au nom de Dieu, ou sinon les voler.

LE ROI. — Préparez-vous donc sans tarder, et, par le premier navire marchand prenez le chemin de l'Espagne ; car je vous donne à tous deux la liberté.

AUR. — Que la terre et le ciel te traitent comme ta

générosité le mérite ! Reçois ta parole pour gage de mon rachat. Je perdrai la vie ou j'accomplirai ma promesse, car cette vertu qui consiste à tenir sa parole échauffe et fait bouillonner mon sang d'hidalgo.

UN MAURE. — Seigneur, un navire se dirige vers le port.

LE ROI. — De quelle espèce ?

LE MAURE. — C'est un hunier.

LE ROI. — Ce doit être un navire marchand.

LE MAURE. — Oui, seigneur, et même on pense que la marchandise est bonne.

LE ROI. — Est-ce donc l'*Aumône* ?

LE MAURE. — C'est elle.

LE ROI. — Allons. Toi, Aurelio, prépare ton départ, et souviens toi de ce que tu m'as juré.

AUR. — Avec le ciel augmente ta félicité ! Je te rends grâce, éternel roi du ciel qui a permis, alors que je le méritais si peu, qu'un si grand bonheur, une si grande allégresse, me vînt de la main même de celui que je redoutais le plus.

(Entre Francisco, captif, et aussitôt les trois autres)

FRANC. — Bonne nouvelle, cher Aurelio ; il est arrivé un navire d'Espagne et tout le monde dit que c'est un de ceux qui apportent les aumônes, à n'en pouvoir douter ; et que sur lui vient un Frère Trinitaire, très saint chrétien, passionné pour la charité et bien connu parce qu'il est déjà venu une fois sur cette terre racheter des chrétiens, et y a donné l'exemple d'une profonde pitié et d'une grande sagesse. Il s'appelle Frère Juan Gil.

AUR. — Vois si ce n'est pas Frère Georges de Olivares, qui est de l'ordre de la Merci, qui lui aussi est venu ici, et d'une non moindre intelligence et d'une non moindre vertu, à telles enseignes qu'après avoir complètement dépensé vingt mille ducats qu'il apportait, il resta en gage pour sept mille autres. O charité singulière ! O cœur vraiment saint !

SAAV. — Quel beau jour, compagnons, l'aumône est dans le port ; me voilà assuré de notre salut, car on m'apporte de l'argent.

SÉB. — Moi, je n'ai aucun bonheur et je n'en espère aucun, et je ne connais pas non plus dans ma patrie quelqu'un qui puisse me faire quelque bien.

UN AUTRE. — Pour moi je ne me désespère pas.

FRANC. — Dieu assurera notre délivrance, frères ; montrez un cœur ferme, car le Seigneur qui nous a créés ne saurait nous oublier. Demandons-lui, comme à notre père, de nous ramener à notre patrie, demandons-le aussi à celle qui intercède pour nous, à Notre-Dame, sa mère, qui est notre mère. Avec sa sainte médiation, notre bonheur est assuré, car elle est également notre force et notre muraille, notre lumière et notre remède.

(Saavedra, faisant oraison.)

SAAV. — Tourne, très sainte Vierge Marie, tes yeux, qui donnent au ciel la lumière et la gloire, vers ces affligés qui pleurent nuit et jour, arrosant la terre de leurs larmes. Viens à notre secours, Vierge bénie et vénérée, avant que cette enveloppe corporelle et mortelle ne reste séparée de l'âme sur cette terre impitoyable et privée de la sépulture accoutumée.

SÉB. — Vierge bénie, qui par le Père Éternel as été choisie pour donner au monde l'enfant qui a brisé les portes de l'enfer et débarrassé le monde de la souillure du premier péché, tourne ton visage compatissant et tendre vers notre extrême misère, vois le tribut que nous payons à cette vie si triste et si immuable ; car chaque jour notre âme est en péril.

UN AUTRE. — En vous, très douce Vierge Marie, médiatrice entre Dieu et les hommes, qui nous servez de guide assuré sur cette mer incertaine, Vierge, la première entre toutes les Vierges, en Vierge et mère, en vous mon âme, qui, sans vous, n'a d'espoir en rien, se

confie, sûre que vous l'arracherez de vos propres mains au dur esclavage des païens.

AUR. — Et moi, Vierge sacrée, qui ai obtenu de ta miséricorde un si grand bienfait, quand pourrai-je montrer une reconnaissance si grande qu'elle ne soit pas inférieure et inégale à ce bienfait? Prends acte de la ferme résolution où je suis après m'être fortifié par une conduite chrétienne, de m'enlever d'un tel élan vers le ciel, qu'oublieux de cette terre, je puisse atteindre le trône élevé de l'empyrée.

Et, en attendant qu'arrive le moment et l'occasion de mettre à exécution mon ferme propos, à l'illustre auditoire qui est là réuni, en qui je discerne et j'aperçois tant de bienveillance, si ce sujet de la vie à Alger et des misères qu'on y voit a été mal conduit, comme l'intention que j'ai eue était bonne, au nom de l'auteur, à cet illustre auditoire, j'en demande pardon.

(Traduit par M. DE VILADE).



Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.